

La transmission culturelle

Michel PUECH

Intervention Centre Claude Bernard (CMPP Paris), colloque « De la culture à la pensée », 24 novembre 2004

Téléchargeable sur <http://michel.puech.free.fr>

Autour de deux collections de livres pour enfants que nous (Brigitte Labbé et moi) publions depuis 4 ans et 1 an chez Milan, les *Goûters philo* et la collection *De vie en vie*, nous aimerions apporter des éléments de réponse à certaines des questions que pose ce colloque : Comment aider les enfants à réfléchir ? Les inégalités devant l'accès au savoir peuvent-elles être réduites par la culture ? Faut-il être cultivé pour penser ?

D'abord en explicitant les convictions à l'origine de nos activités. Au point de départ se trouve une *non acceptation*, deux choses que nous n'acceptons pas. Nous sommes convaincus que

- 1) ce que *la communication grand public* ou *les médias* touchent ne devient pas forcément vulgaire,
- 2) ce que la culture ou *l'Éducation Nationale* touche ne devient pas forcément ennuyeux (pour les élèves) et bureaucratiquement englué (pour les acteurs adultes).

C'est vrai (1) que nous avons laissé s'installer la vulgarité médiatique, l'absence de tout souci du *contenu* ; cette faillite médiatique relève du lieu commun, de l'expérience de tous les jours... mais c'est vrai aussi qu'existe par exemple la série *C'est pas sorcier* sur France 3, qui transmet des contenus scientifiques, ou *L'Odyssée de l'espèce* dont a parlé ce matin Serge Tisseron... mais ce sont d'exceptionnelles exceptions. N'empêche : il faut être capable de communiquer de vrais contenus, philosophiques et culturels, avec une vraie accessibilité grand public. C'est notre conviction n°1.

C'est vrai (2) que l'école est une institution qui agit d'abord en fonction de ses propres intérêts (selon notre expérience d'usager, mais c'est aussi un constat documenté, par les enquêtes de François Dubet, Hervé Hamon, etc.), c'est vrai que nous sommes accablés par la manière dont l'enseignement écœure trop souvent les élèves des contenus enseignés... mais c'est vrai aussi qu'il y a des réussites de transmission culturelle dans certaines actions d'instituteurs, de professeurs, dans des Travaux Personnels Encadrés... mais ce sont des initiatives personnelles qui font relief sinon exception. N'empêche : il faut être capable de transmettre dès le plus jeune âge le goût des idées et de la lecture d'idées. C'est notre conviction n°2.

Nous publions nos petits livres pour réagir, pour suppléer ce qui ne se fait pas, ou pas bien, dans les médias et à l'école... en essayant de réutiliser autrement le meilleur de ces deux mondes — comme ce fameux jeu vidéo, évoqué tout à l'heure, qui permettrait d'apprendre le théorème de Thalès, ou, plus vraisemblablement, l'anglais.

Ce que nous appelons culture existe sous diverses formes : œuvres écrites, peintes, musicales, etc., langues, théories scientifiques, méthodes de réflexion, pratiques de

discussion... Elle n'existe que s'il y en a des *créateurs*, mais ce n'est pas notre sujet, et s'il y en a des *propagateurs*, des *transmetteurs* (vers les contemporains, synchronie et vers les générations suivantes, diachronie)— c'est notre sujet.

Or la transmission pourrait bien être un problème aujourd'hui critique du social et du politique. Dans le fond, derrière les événements éphémères d'actualité, nous sommes dans une phase active d'affrontement de civilisations, c'est-à-dire de cultures (*Kultur*) — y compris à l'intérieur de nos frontières et de nos sociétés. Notre culture, notamment l'héritage philosophique humaniste, n'est pas bien armée pour se défendre, contre des concurrents qui, eux, savent communiquer, atteindre tout le monde : les idéologies marchandes, les idéologies anti-modernistes, les idéologies religieuses fondamentalistes de tout bord. Il y a un *Kulturkampf* (une guerre des cultures)... et il est mal parti.

Dans ce contexte, la transmission culturelle est aujourd'hui, hélas, un combat, une activité quasiment subversive (de *l'individu*), contre des pesanteurs marchandes, des pesanteurs bureaucratiques (des *institutions*) et des pesanteurs intellectuelles (l'égoïsme narcissique des intellocrates, les idéologies ministérielles ou syndicales et les faux-débats sur la « pédagogie » ou les « savoirs » qui noient le poisson).

On peut extraire un modèle un peu plus théorisé de la manière dont nous concevons notre action, l'action de nos petits livres en fait. Distinguons deux contextes (ou lieux) de transmission :

- *familial* : les apprentissages fondamentaux, notamment la langue naturelle (vocabulaire, structures logiques), les modes pratiques du raisonnement naturel, les relations affectives, la gestion des émotions... Cette transmission se fait dans un lien d'individu à individu, dans la confiance et le plaisir.
- *scolaire* : les règles de vie en collectivité, les références culturelles communes et obligatoires, l'évaluation compétitive, les contraintes des systèmes bureaucratiques (uniformisation, soumission, restitution à l'identique des acquis).

Notre conviction n°3 sera alors la suivante : le contexte scolaire peut être un lieu de *développement* culturel mais sur une base préexistante, acquise dans le contexte familial (ou plus largement : privé, extra-scolaire), mais il ne peut pas être le lieu d'apprentissage primaire du culturel. Appelons cet apprentissage primaire *la primo-initiation culturelle*.

La primo-initiation culturelle est l'étape clé qui, lorsqu'elle n'a pas été réalisée à la maison, est sabotée par la faillite médiatique et la maladresse institutionnelle. La primo-initiation culturelle est l'affaire d'individus engagés, dans des « micro-actions ».

Le monde culturel est en réalité clos, il reste fermé, malgré les hypocrisies de façade ; sans chausse-pied, sans *bootstrap* (programme de début d'initialisation), on n'y entre pas. L'école n'opère pas (ou pas bien) la transmission culturelle élémentaire, celle qui fait *entrer* dans le monde culturel. Nous essayons de faire du *bootstrap* culturel.

Les deux collections existantes accomplissent le même projet, avec des angles d'attaque différents.

Les *Goûters philo* (23 titres parus, traduits en une quinzaine de langues) sont des livres d'idées pour transmettre des outils de réflexion, des boîtes à outils pour réfléchir sur des contenus, sans aucun souci de « référence ». Nous voulons que la

philosophie échappe à la corporation des profs-de-philo, mais sans devenir du conseil psychologique préfabriqué, en restant l'héritage des grands penseurs, de la tradition philosophique, en restant de la « vraie philosophie ».

La collection *De vie en vie*, plus récente (14 titres parus) propose des livres d'idées qui s'appuient sur des narrations biographiques, pour transmettre un contenu culturel diversifié sans aucune limite (musique, peinture, histoire, science, spiritualité...) , pour pouvoir aborder avec la même volonté (celle de la transmission culturelle) et la même méthode (j'y reviens dans un instant) tous les domaines.

Notre outil de transmission, l'objet livre, est tout à fait spécifique. Nous utilisons les livres pour enfants pour atteindre directement notre interlocuteur, *d'individu* (nous écrivons ce que nous voulons et comme nous voulons sans rendre compte à quelque institution que ce soit) *à individu* (l'expérience personnelle de la lecture). Le livre crée un lien humain. La transmission est une relation humaine, pas une fonction institutionnelle (l'école n'en est porteuse que par l'investissement humain de ses acteurs). Au mieux, nos livres servent d'outil à *la transmission culturelle naturelle*, à la maison, dans le milieu familial. Nous secondons l'initiateur culturel naturel.

Nous utilisons le vecteur de la littérature jeunesse parce qu'il nous est apparu comme un vecteur culturel moins « abîmé » que les autres. Les micro-actions d'achat ou d'emprunt de livres, la transmission du livre lui-même, le geste de faire lire..., ce sont des expériences qui ont un sens. Il y a quelque chose qui reste exceptionnel dans *le livre*. — Nos livres sont lus aussi par des adultes, ce sont peut-être même de faux livres pour enfants : ce serait une ruse pour décomplexer des adultes qui ont été tellement humiliés par la culture...

Notre action utilise le marché (les invitations scolaires sont une conséquence des ventes, elles ne sont liées à aucun programme institutionnel), c'est-à-dire l'acte d'achat de produits culturels librement disponibles. D'où une série de conséquences, profondément bénéfiques :

- 1) Principes *d'attractivité* et de *plaisir*, en l'absence de toute contrainte : obligation d'être intéressant d'un bout à l'autre, sans rupture, que le lecteur n'ait jamais l'envie d'interrompre sa lecture, qu'il n'ait jamais le sentiment d'un effort (ce qui ne veut pas du tout dire ne pas faire d'effort). Les moyens résumés en un mot : *intéresser*. C'est cela qui crée le « temps de suspension » dont parlait Serge Boimare en ouvrant cette journée.

- 2) Souci du *contenu* ; nous comptons sur le bouche à oreille, la réputation de sérieux du contenu (et de responsabilité). Il ne s'agit pas de distraire, il s'agit de contenus bien définis à transmettre, c'est notre valeur ajoutée.

- 3) Position de neutralité et distance du locuteur, qui se tient dans un retrait bienveillant, n'interpelle jamais le lecteur . C'est le type de lien unique que permet le livre, le *livre d'idées*, y compris le *livre d'idées pour enfants*.

Michel Puech (Paris-IV-Sorbonne)